



MILENA AGUS

Mal de pierres



LIANA LEVI

Extrait de la publication

I

Grand-mère connut le Rescapé à l'automne 1950. C'était la première fois qu'elle quittait Cagliari pour aller sur le Continent. Elle approchait des quarante ans sans enfants, car son *mali de is perdas*, le mal de pierres, avait interrompu toutes ses grossesses. On l'avait donc envoyée en cure thermale, dans son manteau droit et ses bottines à lacets, munie de la valise avec laquelle son mari, fuyant les bombardements, était arrivé dans leur village.

II

Elle s'était mariée sur le tard, en juin 1943, après les bombardements américains sur Cagliari, à une époque où une femme pas encore casée à trente ans était déjà presque vieille fille. Non qu'elle fût laide, ou qu'elle manquât de soupirants, au contraire. Mais un moment venait où les prétendants espaçaient leurs visites, puis disparaissaient de la circulation, toujours avant d'avoir demandé officiellement sa main à mon arrière-grand-père. C h è re Mademoiselle, des raisons de force majeure m'empêchent ce mercredi, ainsi que le prochain, *de fai visita a fustetti**, comme c'était mon vœu le plus cher, mais hélas irréalisable.

Ma grand-mère attendait alors le troisième mercredi, mais chaque fois se présentait une *pipiedda*, une fillette, qui lui apportait une lettre repoussant encore, et puis, plus rien.

Mon arrière-grand-père et ses sœurs l'aimaient bien comme ça, un peu vieille fille, contrairement à mon arrière-grand-mère qui la traitait comme si elle n'était pas de son sang et, disait-elle, elle avait ses raisons.

Le dimanche, quand les autres filles allaient à la messe ou se promenaient sur la grand-route au bras de leurs fiancés, grand-mère relevait en chignon ses cheveux, toujours noirs et abondants quand j'étais petite et elle déjà vieille, alors imaginez dans sa jeunesse, et elle se rendait à l'église demander à Dieu pourquoi, pourquoi il poussait l'injustice jusqu'à lui refuser de connaître l'amour, qui est la chose la plus belle, la seule qui vaille la peine qu'on vive une vie où on est debout à quatre heures pour s'occuper de la maison, puis on travaille aux champs, puis on va à un cours de broderie suprêmement ennuyeux, puis on rapporte l'eau potable de la fontaine, la cruche sur la tête; sans compter qu'une nuit sur dix, il faut rester debout pour faire le pain, et aussi tirer l'eau du puits et nourrir les poules. Alors, si Dieu ne voulait pas lui révéler l'amour, Il n'avait qu'à la faire mourir d'une façon ou d'une autre. En confession, le prêtre disait que ces pensées constituaient un grave péché et que le monde offrait bien d'autres choses, mais pour grand-mère, elles étaient sans intérêt.

Un jour, mon arrière-grand-mère attendit sa fille avec le tuyau pour arroser la cour et la frappa si fort qu'elle en eut des blessures jusque sur la tête et une fièvre de cheval. Mon aïeule avait appris, par des rumeurs qui couraient le village, que si les prétendants de grand-mère se défilaient, c'était parce qu'elle leur écrivait des poèmes enflammés qui contenaient

* « De vous rendre visite. »

même des allusions cochonnes et que sa fille salissait non seulement son honneur, mais celui de toute la famille. Elle la frappait à tour de bras en vociférant : «*Dimonia! dimonia!*» et elle maudissait le jour où ils l'avaient envoyée à l'école apprendre à écrire.

III

En mai 1943, mon grand-père arriva au village, il avait plus de quarante ans et travaillait comme employé aux salines de Cagliari. Il avait possédé une belle maison dans la rue Giuseppe Manno, juste à côté de l'église San Giorgio et Santa Caterina, une maison avec vue sur les toits jusqu'à la mer. De cette maison, de l'église et de bien d'autres choses, il ne restait rien après les bombardements du 13 mai, sinon un trou et un amas de ruines. La famille de grand-mère reçut ce monsieur très comme il faut, qui n'était pas mobilisé car trop avancé en âge, veuf de fraîche date et réfugié avec pour seule richesse une valise empruntée, et quelques bricoles retirées des décombres. Il arriva chez eux où il mangea et dormit gratuitement. Juin n'était pas passé qu'il demandait la main de grand-mère et l'épousait.

Elle pleura presque tous les jours pendant le mois qui précéda leur mariage. Elle se jetait aux pieds de mon arrière-grand-père et le suppliait de refuser, de prétexter qu'elle était déjà fiancée à un homme rap-pelé sous les drapeaux. Sinon, s'ils ne voulaient vrai-

ment plus d'elle sous leur toit, elle était prête à tout, elle partirait à Cagliari, elle chercherait un travail.

«De Cagliari beninti innòi, e tui bòlisi andai ingùni! Non c'esti prus nudda in sa cittàadi.

– *Màcca esti*, hurlait mon arrière-grand-mère, *màcca schetta! In sa cittàadi a fai sa baldracca bòliri andai, chi scetti kussu pori fai, chi non sciri fai nudda cummenti si spettada, chi teniri sa conca prena de bentu, de kandu fiada pitica!**»

Rien de plus facile que lui inventer un fiancé au front: les Alpes, la Libye, l'Albanie, ou bien la mer Égée, enrôlé dans la Marine royale. Ç'aurait été bien facile, mais mes arrière-grands-parents ne voulurent rien savoir. Alors, ce fut elle qui le lui dit, qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne pourrait jamais être une véritable épouse. Grand-père lui répondit de ne pas se mettre martel en tête. Lui non plus, ne l'aimait pas. Dans la mesure où l'un et l'autre savaient de quoi ils parlaient. Quant à être une véritable épouse, il comprenait parfaitement. Il continuerait à fréquenter la maison close du quartier de la Marina, comme toujours depuis qu'il était jeune homme, et sans jamais rien attraper.

Mais jusqu'en 1945, ils ne retournèrent pas à Cagliari. Et ainsi, mes grands-parents dormirent comme frère et sœur dans la chambre d'amis: un lit haut, en fer incrusté de nacre, à une place et demie, un tableau de la Madone à l'enfant, une pendule sous sa cloche en verre, un lavabo avec le broc et la bassine, un miroir orné d'une fleur peinte et un pot de chambre en porcelaine sous le lit. Grand-mère emporta ces objets rue Giuseppe Manno quand la

maison du village fut vendue; elle voulait une chambre identique à celle de sa première année de mariage. Mais dans la maison du village, les chambres ne recevaient le jour et l'air que par la *lolla**, tandis qu'ici, rue Manno, on est inondé jusqu'au crépuscule par la lumière du sud et de la mer, et tout en resplendit. Cette chambre, je l'ai toujours aimée et, quand j'étais petite, grand-mère ne m'autorisait à y entrer que si j'avais été sage, et jamais plus d'une fois par jour.

Pendant cette première année de mariage, grand-mère eut la malaria. La fièvre montait jusqu'à quarante et un, ce fut grand-père qui l'assista, restant assis des heures, veillant à ce que les compresses sur son front ne se réchauffent pas: elle avait le front si bouillant qu'il fallait tremper les linges d'eau glacée, il allait et venait et on entendait grincer la poulie du puits jour et nuit.

C'est à cette époque-là, le 8 septembre, qu'on vint précipitamment leur rapporter ce qu'annonçait la radio, l'Italie avait demandé l'armistice et la guerre était finie. En revanche, selon grand-père, elle était loin d'être finie et il ne restait qu'à espérer que le commandant en chef, Basso, laisse les Allemands quitter la Sardaigne sans héroïsmes superflus. Basso devait être du même avis que grand-père parce que les trente mille hommes de la Panzerdivision du général Lungerhausen se retirèrent tranquillement, sans massacrer personne, ce qui lui valut d'être arrêté et jugé,

mais en attendant les Sardes étaient sains et saufs. Pas comme sur le Continent. Grand-père et le général avaient raison, d'ailleurs après, il suffisait d'écouter Radio Londres qui rapporta plusieurs fois les protestations de Badoglio au sujet des soldats et des officiers italiens capturés par les Allemands sur le front italien et massacrés. Quand grand-mère fut guérie, on lui dit que si son mari n'avait pas été là, elle se serait consumée de fièvre et qu'il y avait eu l'armistice et le renversement d'alliances, et elle, avec une méchanceté qu'elle ne se pardonna jamais, haussa les épaules comme pour dire : ça m'est bien égal.

La nuit, dans leur lit haut perché, grand-mère se pelotonnait le plus loin possible de lui, au point que souvent elle tombait et quand, les nuits de lune, la lumière entrant par les volets des portes qui donnaient sur la *lolla* et éclairait le dos de son mari, elle avait presque peur de cet étranger installé sous leur toit, dont elle ne savait pas s'il était beau ou laid, de toute façon elle ne le regardait pas et lui ne la regardait pas. Si grand-père dormait profondément, elle faisait pipi dans le pot de chambre rangé sous le lit, sinon il suffisait qu'il bouge imperceptiblement pour qu'elle mette son châle, sorte de la chambre et traverse la cour par n'importe quel temps, pour aller aux cabinets à côté du puits. Du reste, grand-père n'essaya

* « Les gens de Cagliari viennent ici, ma fille, et toi, tu veux partir là-bas ! Il n'y a plus rien en ville.

– Elle est folle... complètement folle ! Elle veut aller en ville faire la putain, elle ne peut faire que ça parce qu'elle ne sait rien faire comme il se doit, elle n'a rien dans la tête, depuis qu'elle est petite ! »

jamais de l'approcher, il se tenait lui aussi recroquevillé de l'autre côté, tout corpulent qu'il était, il tomba plusieurs fois et ils étaient tous les deux pleins de bleus. Quand ils étaient seuls, c'est-à-dire uniquement dans leur chambre, ils ne parlaient jamais. Grand-mère récitait ses prières du soir et pas grand-père, car il était athée et communiste. Puis un des deux disait : « Passez une bonne nuit », et l'autre répondait : « Bonne nuit, vous aussi. »

Le matin, mon arrière-grand-mère voulait que sa fille prépare le café pour grand-père. Le café de cette époque : des pois chiches et de l'orge, grillés dans la cheminée au moyen d'un ustensile spécial, puis moulus. « Apportez son café à votre mari. » Et alors grand-mère emportait la tasse violette chargée de dorures sur le plateau en verre à motifs floraux, le posait au pied du lit et s'éclipsait aussitôt comme si elle avait laissé sa gamelle à un chien enragé, et cela non plus, elle ne se le pardonna jamais.

Grand-père aidait au travail des champs et tenait bien le rythme pour quelqu'un de la ville qui avait passé son temps dans les livres, puis à travailler derrière un bureau. Il assumait aussi souvent la part de son épouse, dont les coliques néphrétiques s'intensifiaient et il trouvait terrible qu'une femme doive travailler aussi durement aux champs ou revenir de la fontaine avec une cruche pleine sur la tête, mais par respect pour la famille qui l'hébergeait, il le disait en

* Galerie bordant la cour intérieure et donnant accès à la maison.

général, à propos de la société sarde de l'intérieur, car à Cagliari c'était différent, les gens ne prenaient pas la mouche pour des vétilles et ne voyaient pas le mal partout, impitoyablement. C'était peut-être l'air marin qui les rendait plus libres, du moins dans certains domaines, pas en politique, car les gens de Cagliari étaient des bourgeois qui n'avaient jamais envie de se battre pour rien.

Pour le reste, à part grand-mère qui se contrefichait du monde, ils écoutaient Radio Londres. Au printemps 1944, ils apprirent qu'en Italie du Nord six millions de personnes faisaient grève, qu'à Rome trente-deux Allemands avaient été tués et, en représailles, trois cent vingt Italiens raflés et exécutés, que la VIII^e armée était prête à une nouvelle offensive, qu'aux premières heures du 6 juin, les Alliés avaient débarqué en Normandie.